





12 > 24 nov 2013

Mode d×emploi

UN FESTIVAL DES IDÉES

Jeudi 21 novembre | 18h30

Université Lumière Lyon 2

× Le point de vue animal

Avec :

Éric Baratay France

Vinciane Despret Belgique

Teresa Giménez-Candela Espagne

Nicolas Mathevon France

Rencontre animée par :

Stéphane Deligeorges

Journaliste à France Culture

En partenariat avec

UNIVERSITÉ LUMIÈRE 40 ANS LYON 2

En présence de
Jean-Luc Mayaud, Président de l'université Lumière Lyon 2

GRANDLYON MÉTROPOLE CRÉATIVE



Université Lumière Lyon 2, Grand Amphithéâtre - 18 quai Claude Bernard - Lyon 7ème

Avec :



Éric Baratay (France), historien, professeur à l'université Jean Moulin Lyon 3, est spécialiste de l'histoire des relations hommes-animaux aux époques moderne et contemporaine. Après avoir travaillé sur les représentations des animaux, leur condition et leur présence sociale, il s'intéresse aujourd'hui aux vécus, ressentis et comportements des bêtes.

> *Le Point de vue animal. Une autre version de l'histoire* (Seuil, 2012)



Vinciane Despret (Belgique), psychologue, docteur en philosophie, se spécialise dans l'éthologie (l'étude du comportement des animaux) et se passionne pour les humains qui travaillent avec eux. Chercheur au département de philosophie de l'université de Liège, elle enseigne actuellement aussi à l'université Libre de Bruxelles.

> *Que diraient les animaux, si... on leur posait les bonnes questions ?* (La Découverte, 2012)



Teresa Giménez-Candela (Espagne), professeur de la Faculté de droit à l'université Autonome de Barcelone, a créé le master « Droit Animal et Société ». Elle participe à la création du EuroGroup for Animal Law Studies (EGALS) (Eurogroupe pour l'étude du Droit animal), qui vise à accroître l'intérêt de la communauté juridique européenne pour le droit animal.



Nicolas Mathevon (France), biologiste du comportement animal, est professeur à l'université Jean Monnet de Saint-Étienne. Ses recherches portent sur l'évolution des communications acoustiques chez les vertébrés. En associant recherches sur le terrain et investigations en laboratoire, il étudie l'influence des contraintes sociales et environnementales sur les processus de communication.

Animé par :



Stéphane Deligeorges (France), journaliste, est producteur et animateur de l'émission « Continent Sciences » sur France Culture, qui a reçu le Prix du Sénat. Il a été rédacteur en chef du magazine *Sciences et Avenir*, puis journaliste à *Libération* pour les rubriques Philosophie et Sciences. Il dirige aussi la collection Epistème aux éditions Christian Bourgois. Il a reçu le Grand Prix de l'Académie des Sciences pour l'Information Scientifique en 1994.

✕ Éric Baratay
Pour une histoire animale

Depuis l'ouverture du chantier *Animaux*, les sciences humaines et sociales, l'histoire en particulier, développent un intérêt quasi exclusif pour son versant humain, pour les utilisations, les actions et les représentations humaines. Ces approches m'apparaissent insatisfaisantes, après les avoir pratiquées, parce qu'elles ont créé puis entretenu un *trou noir* au centre de leur propos : les animaux en tant qu'êtres vivants, souvent oubliés ou transformés en prétextes d'étude, en objets sur lesquels s'exerceraient sans conséquence les représentations, les savoirs et les pratiques. L'histoire des animaux écrite depuis trente ans est en fait une histoire *humaine* des animaux.

Il faut sortir de cette approche ayant l'inconvénient d'appauvrir le thème pourtant dialectique des hommes et des animaux, de le réduire à un champ à pôle unique (hommes) et à sens unique (des hommes vers/sur les animaux) en oubliant une grande part de sa réalité et de sa complexité. Il faut se pencher sur l'influence des animaux dans les relations avec les hommes, sur leur véritable rôle d'acteurs alors que l'éthologie insiste, pour un nombre croissant d'espèces, sur leurs comportements individuels, leurs sociabilités, leurs cultures de groupes, en rendant intenables les approches purement humaines. Il est nécessaire de s'intéresser au versant animal et au point de vue animal pour mieux comprendre cette relation, mais aussi pour connaître ces êtres-acteurs vivants, qui méritent d'être étudiés pour eux-mêmes, et pour bâtir une histoire *animale*.

Cela veut dire qu'il faut se délivrer de carcans idéologiques, notamment celui imposant l'idée d'une dualité de l'homme et de l'animal, doublée d'une hiérarchie dont on ne pourrait se délivrer sans porter atteinte à la dignité de l'humanité. Il faut sortir de cette question vaine, puérile et faussée de la distinction entre l'homme et l'animal dans laquelle des philosophies et des religions nous ont enfermés depuis 2500 ans. Vaine, car elle oppose une espèce concrète, « l'homme », à un concept, « l'animal », qui n'existe pas dans les champs ou les rues, qui n'est qu'une catégorie masquant la réalité de la multiplicité des espèces. Puérile, parce que la question de la différence entre une réalité, l'homme, et un fantôme, l'animal, n'a jamais servi à connaître les divers animaux mais à permettre aux humains de se prévaloir. Faussée, car on connaît encore très mal les animaux (qu'on ne tient même guère à connaître, préférant souvent les stéréotypes commodes sur l'animal) et on établit les différences sur des croyances en confondant l'investigation avec un discours de domination. Tenir compte des animaux, ce n'est pas rabaisser l'homme et confondre, c'est penser les multiples espèces, dont l'humaine, non en termes de supériorité et de hiérarchie, mais de différence, de spécificité et de richesse de chacune.

Il faut aussi sortir de l'anthropocentrisme qui examine les animaux avec des concepts (sujet, intelligence, langage…) définis à l'aune de l'humanité, faisant donc vite conclure que

ces aspects n'existent pas parmi les animaux et empêchant de bien regarder. Il faut utiliser des concepts souples, élargis, pour interroger les animaux, et les définir ensuite selon le propre de chaque espèce, et alors on s'aperçoit vite qu'on peut parler de sujets animaux, d'intelligences animales, de langages animaux, de la même manière qu'on accepte maintenant que chaque espèce voit le monde différemment sans qu'on songe à leur dénier la vue, ou que beaucoup d'espèces éprouvent de la douleur alors que Descartes en avait fait l'un des critères de la distinction humaine. Nous peinons encore à faire de même avec les facultés de l'esprit car elles servent à nous prévaloir.

Enfin, il faut élargir la définition de l'histoire, la faire passer de science de l'homme dans le temps à science des vivants dans le temps, et qu'il faut lire autrement les documents disponibles, surtout d'origine humaine. Il peut sembler paradoxal d'utiliser ces documents pour retrouver les faits et gestes d'animaux, d'autant que les hommes ne s'intéressent qu'à quelques espèces et quelques aspects pour lesquels ils n'ont retenu que ce qu'ils pouvaient et voulaient voir, en déformant avec leurs imaginaires, leurs intérêts, leurs certitudes d'une espèce, d'une société, d'une époque. Mais ces problèmes se posent tout autant pour l'histoire humaine où l'on doit souvent passer par des intermédiaires, par exemple pour les paysans, et toujours décrypter les grilles culturelles. Ici, la difficulté est plus grande mais pas radicalement différente. En revanche, pour bien lire les documents, l'histoire a besoin du concours de l'écologie, afin de restituer les milieux concernés, d'estimer leurs influences sur les comportements, et de l'éthologie pour interpréter ces comportements, donc de pratiquer un dialogue avec les sciences dites de la nature, mais qui ne doit pas plus rebuter que ceux entrepris avec l'économie, la démographie, la sociologie, etc.

Avec tout cela, on peut développer trois histoires *animales*. La plus simple à bâtir, car les documents abondent, est celle de l'enrôlement des animaux dans les grands phénomènes historiques pour voir comment ils les ont vécus dans leur chair et leur tête, qu'ils soient chevaux de mine, animaux enrôlés dans les guerres, chiens intégrés dans les familles modernes, etc. et comment ces vécus ont influé sur la relation avec les hommes et les comportements de ces derniers, mal analysés sans cela. La seconde histoire aborde la question des individus, de leur personnalité et des transformations au fil des générations par le biais de *biographies animales*, en priorité pour les animaux célèbres qui ont fait produire quantité de témoignages. Enfin, une *histoire éthologique* doit travailler l'hypothèse d'une incessante adaptation des espèces, des groupes, des individus aux conditions écologiques et humaines, donc d'une fluctuation des comportements et des sociabilités, dans un croisement interdisciplinaire où chaque science peut apporter beaucoup à l'autre pour développer une histoire du comportement animal, de ses modes de construction et de transmission, de ses strates temporelles, donc des cultures animales.

Vinciane Despret

Chaque animal est une manière de connaître le monde[a]

« Vouloir passer du côté des animaux pour prendre leur point de vue, se rendre compte de ce qu'ils vivent, voient, ressentent, est une vieille tentation des hommes et a été notamment exprimée par des écrivains ou des artistes, surtout aux vingtième et vingt-et-unième siècles. L'idée est maintenant reprise par des éthologues de terrain, qui essaient de se projeter mentalement dans les animaux qu'ils observent, mais aussi par des chercheurs en sciences humaines, ethnologues, psychologues, historiens. Nul doute que la revalorisation contemporaine des animaux dans le monde occidental et que le souci parallèle d'une ouverture et d'un décentrement au profit des autres hommes, qui s'élargirait ici aux autres espèces, ont joué un rôle important dans ce désir croissant. Essayer d'adopter le point de vue animal peut permettre de mieux comprendre les animaux mais aussi les relations avec les hommes, qu'on analyse trop à sens unique, des humains vers les « bêtes », et les hommes eux-mêmes. Ce décentrement pose évidemment toute une série de questions épistémologiques et méthodologiques, sans doute plus délicates mais pas radicalement différentes de celles à poser lorsqu'on veut étudier des autres que soi. Il ouvre aussi la porte aux questions éthiques en permettant de mieux réaliser l'état des conditions animales. » É. Baratay

« It matters what stories we tell to tell other stories with; it matters what concepts we think to think other concepts with. » D. Haraway[1]

Ces dernières décennies, un courant très fécond a émergé chez des scientifiques étudiant les animaux : il insiste sur la nécessité méthodologique de situer le questionnement à partir du point de vue de l'animal lui-même. On remarquera, parmi les conséquences de cette orientation méthodologique, le fait que les animaux ont, à partir de ces travaux, largement gagné en « agentivité ». Ce mouvement a connu un essor prometteur en primatologie, mais d'autres terrains ont emboîté le pas, avec, pour n'en citer que quelques-uns, des corbeaux, des oiseaux israéliens appelés cratéropes écaillés, des éléphants, et même des moutons[2]. La plupart des scientifiques ayant adopté cette approche l'ont fait, disent-ils, parce qu'elle leur permet de mieux comprendre leurs animaux, d'en donner des descriptions plus fiables et plus pertinentes, et plus particulièrement parce qu'elle conduit à leur adresser des questions s'attachant à partir de ce qui compte pour eux, voire à poser les questions que les animaux eux-mêmes se posent.

---

a Ce titre est inspiré (et partiellement détourné dans son sens) d'une phrase de Mark Bekoff, (lui-même inspiré par Donald Griffin).

1 Donna Haraway, « Sowing Worlds : a Seed Bag for Terraforming with Earth Others », in *For Beyond the Cyborg: Adventures with Haraway*, sous la dir. de Margaret Grebowicz et Helen Merrick, Columbia University Press, 2013.

2 Bernd Heinrich pour les corbeaux (*Mind of the Raven*, New York: Harper Collins, 2000), Amotz Zahavi et Avishag Zahavi pour les cratéropes écaillés (*The handicap Principle. A missing piece of Darwin's puzzle*, Oxford, University Press, 1997 ; voir également Despret, V. *Naissance d'une théorie éthologique, la danse du cratérope écaillé*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond, 1996), Cynthia Moss pour les éléphants (*Elephant Memories : Thirteen Years in the Life of an Elephant Family*, Univ. of Chicago Press, 2000), et Thelma Rowell pour les moutons (« A Few Peculiar Primates », in Strum S. et Fedigan L. *Primate Encounters : Models of Science, Gender and Society*, Chicago , University of Chicago Press, 2000, 57-71) — quantité d'autres pourraient à présent être mentionnés.

La primatologue Shirley Strum, par exemple, affirme que le fait d'essayer de voir les babouins à partir de la perspective des babouins eux-mêmes lui a permis de laisser ces derniers lui montrer ce qui, de leur point de vue, est important pour eux[3].

On remarquera que plus récemment encore, la volonté de prendre en compte le point de vue des animaux a convergé avec un agenda politique : le fait d'accorder aux animaux des jugements, des intérêts, des préférences, des volontés ou des intentions (peut) modifie(r) les rapports que nous entretenons avec eux — certaines recherches sur le bien-être en sont un témoignage éloquent. Brièvement dit, la question du point de vue a donc sensiblement transformé la manière dont les animaux pouvaient devenir « agents » — au sens usuel de l'agentivité —, véritables auteurs de leurs actes, acteurs de leur vie, fabricateurs et interprètes de leur monde.

Certains critiques ont cependant demandé que la question ne soit pas trop rapidement définie dans ces termes. D'une part, le terme d'*agency*, qui a donné la traduction d'agentivité, a émergé dans les années 70, dans le cadre d'une remise en cause du structuralisme auquel il était reproché, parce qu'il se focalise sur la manière dont les gens sont pris dans des systèmes largement inconscients qui régiraient leurs conduites, de ne pas prendre en compte les actions subversives et conscientes des acteurs. Mais, continuent-ils, si le potentiel critique de la notion d'agentivité a bien fait ses preuves, elle n'en reste pas moins porteuse d'une version humaniste et chrétienne de l'exceptionnalisme humain : l'agentivité véhicule les privilèges de formes relativement traditionnelles, et, disent-ils très anthropocentrées — mais j'affirmerais plutôt très ethnocentrées —, de l'intentionnalité et de la rationalité.

On pourrait, d'autre part, interroger de même la notion de « point de vue ». N'est-elle pas elle-même chargée d'une histoire, la nôtre, liée à une certaine conception (locale et historiquement située) de la subjectivité ? Adopter le point de vue d'un être, très différent de nous, c'est adopter quoi ?

++++++++++

« *Ainsi, au lieu de considérer tout ce qui chez le singe*

s'approche devrions-nous considérer tout ce qui chez lui s'éloigne »

Jean-Christophe Bailly, *Le parti pris des animaux*, p. 12

Il ne s'agit pas de rejeter la piste méthodologique féconde du « point de vue », ni de renoncer à l'extension salutaire de la capacité d'être agent : le fait que nous soyons capables de dire, des animaux, que « comme nous,... » est un événement qui importe ; le fait de chercher à comprendre ce qui compte de leur point de vue permet sans doute de rompre avec la violence de nos rapports. Il s'agit plutôt, d'une part, de mettre ces termes au travail, afin qu'ils ne constituent pas de nouveaux motifs d'exclusion — la rationalité qui sous-tend l'agentivité a déjà largement

3 Shirley Strum, *Almost human* (New York: Random House, 1987), 30.

fait ses tristes preuves en la matière. Il s'agit, d'autre part et surtout, de saisir une chance, celle-là même qu'ont saisie des anthropologues comme Marylin Strathern, Eduardo Viveiros de Castro ou Philippe Descola dans les entreprises de « métaphysiques comparées » : la rencontre des autres n'a de sens que si elle nous conduit à modifier l'outillage conceptuel même qui conduit notre enquête. Les concepts même de subjectivité et d'agentivité ne devraient-ils pas, dès lors, eux-mêmes être réinterrogés ? Comment penser et construire des comparaisons dont nous ne serions pas en même temps les participants et les arbitres ?

Si chaque animal est une manière de connaître le monde, comme le propose Mark Bekoff, ne gagnerions-nous pas à donner au terme « connaître » une extension inédite, et au monde — aux mondes et aux natures plutôt — une pluralité réjouissante ?

Teresa Giménez-Candela

Animaux et droit dans une société globale

Traduit de l'espagnol (Espagne) par Melissa Serrato

Les animaux nous ont toujours accompagnés. Depuis l'aube de l'humanité, la présence des animaux est une constante, non seulement comme un fait, mais surtout dans leur relation avec les êtres humains. Une relation jamais rompue, certainement changeante et définitivement pleine d'intérêt.

Les travaux des penseurs et des philosophes sur les animaux, et leur relation avec l'homme, remontent à plusieurs siècles, et les publications sur le sujet constituent une littérature indépendante et abondante, notamment pendant l'Antiquité ("*Altertumswissenschaft*")[1].

Ce seul fait donne à penser l'importance que les animaux ont dans nos vies et dans le développement de notre histoire. Une histoire que nous avons tissée et enrichie de nos contributions respectives, celles des animaux et les nôtres. Cependant, dans cette histoire, les animaux n'ont pas joué, peut-être, d'avantage qu'un rôle secondaire — de figurants nécessaires. Il n'est pas exagéré de dire que la conception utilitaire que la société a des animaux a abouti à une vision imperturbablement anthropocentrée, dans laquelle les animaux ont toujours été des témoins, les véhicules sans voix de nos relations avec le divin, les compagnons de nos batailles, la destination de nos caresses, une alimentation selon les différentes cultures et les conceptions sociales. Toujours présents et toujours négligés, sauf ces derniers temps, et surtout très récemment en Occident, où nous débattons de leur statut juridique et de leur rôle. Dans ce contexte, nous examinons les aspects les plus profonds de leur nature ainsi que leurs besoins — et nous cherchons un compromis au plus près de leurs intérêts. Je veux parler ici de la notion de bien-être animal…

Le droit, jusqu'à très récemment, était resté sur la réserve — sinon silencieux. Pendant des siècles, tout ce qu'il avait à dire sur le statut juridique des animaux et leur rôle dans la vie sociale, avait déjà été dit depuis très longtemps. Et depuis, il n'y avait eu que des incursions ponctuelles, quoiqu'intéressantes, dans le monde animal, et des débats sur les besoins des êtres humains précédant toujours la réflexion sur l'intégration des animaux dans la société et le système juridique.

Dans l'histoire de la pensée, la philosophie grecque a éclairé le débat animal d'une lumière particulière. Pendant des siècles, elle a inspiré des biologistes et des vétérinaires, des philosophes et des penseurs de tous bords. Certaines de ses idées principales ont servi de guide pour la réflexion et le débat — comme un cadre nécessaire aux théories de la relation entre

1 TOYNBEE, J.M.C., *Animals in Roman Life and Art* (Baltimore-London 1996), John Hopkins University Press (1st ed. en London 1973; Thames and Hudson) ; SAELIUS GILHUD, I., *Animals, Gods and Humans* (New York 2006) ; DIERAUER, U., *Tier und Mensch in Denken der Antike. Studien zur Tierpsychologie, Anthropologie und Ethik* (Amsterdam 1977) ; ALEXANDRIDIS, A./ WILD, M./ WINKLER-HORACEK, L., Mensch und Tier in Der Antike Grenzziehung und Grenzuberschreitung (Wiesbaden 2008).

l'homme et l'animal, à l'exposition de leurs différences et de leurs ressemblances, ou encore à la question de l'espèce.

Une des questions qui anime la philosophie grecque est l'aptitude des animaux au langage[2]. De fait, la parole est le facteur de différenciation, qui distingue les êtres humains des animaux. Dans la continuité de cette distinction, l'autre facteur de différenciation repose sur l'aptitude au raisonnement, d'où découle la capacité de penser et de se reconnaître, soi — des capacités qui sont, affirmait-on, une exclusivité humaine.

D'après ces prémisses, la loi — qui a sa façon bien à elle de réguler le réel — a fait de la « personne » l'élément central à qui l'on attribue devoirs et responsabilités, en fonction de la conception aristotélicienne d'un homme rationnel, dont la capacité à s'exprimer est prééminente dans le droit. Le fil conducteur de cette conception, qui a gravé dans la pierre le concept vague de personne (exclusif à l'homme), imprègne toute pensée juridique en Occident.

Aujourd'hui, la relation des animaux avec la loi est limitée. Le regard juridique sur les animaux est en train de changer, mais le fond reste le même : les animaux sont des « choses » que l'on possède. Et l'on refuse de repenser, et peut-être de développer, les implications du concept de « personne » pour les animaux eux-mêmes. Mais, contre toute logique, dans la loi indienne, les dauphins sont cependant depuis peu considérés comme des « personnes non humaines ». Je ne sais pas si le terme est très bon, ou s'il y en a un meilleur, mais pour ceux qui l'ignorent, je veux rappeler que le terme de « personne » s'applique, depuis des siècles, à des entités qui n'ont rien à voir avec un être humain, à des actifs, des activités et des fonctions. Autrement dit des « personnes morales », et non pas humaines…

Le bien-être animal fait l'objet d'une attention de plus en plus large. Les préoccupations d'une société comme la nôtre semblent déteindre également sur des questions qui, il ya quelques années, nous auraient été tout à fait étrangères. La société demande aujourd'hui plus de respect pour ce que nous appelons, avec une certaine inexactitude, les « droits des animaux », ou plus précisément le « bien-être animal »[3]. Notre société a commencé à exiger non seulement que les animaux soient traités avec dignité, qu'on ne les abandonne plus ou qu'on ne les maltraite pas, mais également qu'ils soient traités en fonction de leur condition d'êtres sensibles et, même si le débat n'est pas encore très répandu en Europe, que le concept même de l'animal en droit participe d'une plus grande cohérence juridique.

La division entre pays de tradition catholique et protestante (c'est à dire entre le sud et l'Europe du nord et du centre) révèle également une division entre deux conceptions opposées d'un respect du bien-être animal. L'Union Européenne, elle-même, dont l'origine est économique, a cependant constitutionnellement reconnu les animaux comme des êtres sensibles faisant partie de notre environnement. Le traité de Lisbonne a réaffirmé ce statut d'être

2 HEATH, J., *The talking Greeks: speech, animals and the other in Homer, Aeschylus and Plato* (2005); rev.:
3 REGAN, *The Case for Animal Rights* (2004) ; *Animal Rights and Human Obligations* (1989) ; COHEN and REGAN, *The Animal Rights Debate* (2001) ; REGAN and MASSON, *Empty Cages: Facing the Challenge of Animal Rights* (2005) ; SINGER, *Animal Liberation* (New York, 2002) ; *In Defense of Animals: the second Wave* (2006); RYDER, *Darwinism, Altruism and Painience*

sensible, et a laissé la porte ouverte à d'autres développements législatifs compatibles avec une telle classification. Pourtant, paradoxalement, les directives européennes sur la question du bien-être animal, appliquées par les ministères de l'agriculture, considèrent souvent l'animal comme un « produit ».

En France, depuis les années 70, un large rassemblement d'intellectuels (dont l'académicienne Marguerite Yourcenar a été un membre actif), a organisé de nombreux colloques et des conférences sur les droits des animaux. Jusqu'à ce que l'amélioration des conditions de vie animale aille au-delà de la pure spéculation théorique, et devienne une question politique urgente qui cesse de faire référence à la « protection des animaux ». Au cœur du débat : les relations entre l'homme et animal et la conception des animaux comme « êtres sensibles », distincts des choses inanimées[4].

Par conséquent, et dans le contexte paradoxal de notre société mondialisée, certains aspects, jusqu'alors envisagés sous l'angle unique et insuffisant de la théorie, devraient être des priorités de la législation européenne. Le droit des animaux doit inclure :

- une définition juridique de l'animal, qui rompt avec le concept de « chose » ou « produit » ;

- une pensée du bien-être animal comme un engagement dans le développement durable

- des règles contre la souffrance inutile des animaux (dans l'élevage ou dans un cadre expérimental)

- la promotion d'études dans différents domaines : vétérinaire, juridique, social, économique ;

- des efforts conjoints des acteurs potentiellement impliqués dans la protection des animaux :

    - l'État ;

    - les associations de protection ;

    - les acteurs économiques du transport, de l'énergie, des abattoirs ou des laboratoires scientifiques et techniques ;

En bref, comme l'a récemment souligné Tonio Borg, le commissaire européen à la santé animale et de la consommation, l'étude, l'éducation, la formation professionnelle sont nécessaires pour améliorer notre traitement des animaux. Nous le leur devons.

4 Du 12 septembre 2007 au 20 janvier 2008, s'est tenue à Paris (à la Grand Halle de la Villette) l'exposition « Bêtes et Hommes » (http://www.betesethommes.fr/) , qui questionnait l'interaction entre les animaux et les hommes dans le monde d'aujourd'hui, et dont le point de départ était l'animal lui-même, en tant qu'être vivant dans toutes ses dimensions.

La traductrice :

Melissa Serrato est une journaliste colombienne. Cette ancienne chercheuse en sciences-humaines est également traductrice de l'espagnol.

✕ Nicolas Mathevon
Les points de vue animaux
À chaque animal son propre monde… à l'Homme comme aux autres

Une idée répandue est qu'animaux et humains diffèreraient de par la *nature* de leurs comportements : plutôt innée chez les uns, elle serait essentiellement culturelle chez les autres. Aux animaux pilotés par des *instincts* gravés dans leurs *gènes*, on oppose les Hommes ayant acquis grâce à l'éducation des capacités de réflexion et d'analyse à l'origine de leur *libre-arbitre*. Y aurait-il donc deux mondes distincts ? Celui de l'Homme et celui des animaux ? Les travaux de recherche effectués pendant les quarante dernières années en biologie du comportement (éthologie) montrent qu'il n'en est rien. Chaque animal, y compris l'Homme, possède ses propres caractéristiques biologiques (dont ses capacités cognitives), écologiques et sociales, qui définissent son propre « monde ». Chaque espèce animale, y compris l'espèce humaine, développe ses particularités. Il est bien certain que celles de l'Homme nous intéressent au premier chef, mais notre nature n'est pas plus unique qu'une autre.

L'éthologiste cherche à passer du côté de l'animal étudié, à appréhender ses contraintes écologiques et sociales et à mettre en évidence l'intérêt évolutif de ses stratégies comportementales. Il doit répondre à quatre questions :

1) Quelles sont les causes *proximales* du comportement ? (par exemple : quels *stimuli* externes ou internes provoqueront le comportement de défense du territoire d'un oiseau de l'espèce rouge-gorge, et quels processus physiologiques sont impliqués depuis la réception du *stimulus* jusqu'à l'expression de la réponse comportementale ?) ;

2) Quelles sont les causes *évolutives* du comportement ? (En quoi le comportement territorial du rouge-gorge augmente-t-il le succès reproducteur de l'individu et la survie de l'espèce ? Pourquoi ce comportement plutôt qu'un autre est-il favorisé par les sélections naturelle et sexuelle ?) ;

3) Comment un comportement apparaît-il au cours du *développement* d'un individu ? (Comment le chant territorial du rouge-gorge se met-il en place au cours de la croissance de l'individu ? Comment s'articulent les processus innés — un rouge-gorge ne chantera jamais un chant de merle — et acquis — un jeune rouge-gorge apprend à chanter en imitant un rouge-gorge adulte ?) ;

4) Quelle est *l'histoire évolutive* du comportement ? (Comment et quand le chant territorial des oiseaux et les mécanismes d'apprentissage associés sont-ils apparus au cours de l'évolution du groupe ?… Question très compliquée car les comportements laissent peu de traces paléontologiques !).

Pour aborder ces questions, la démarche de l'éthologiste repose sur l'observation et l'expérimentation. Par exemple, s'il cherche à comprendre l'information codée dans les vocalisations d'un animal, il met en place des expériences de repasse (*playback*) de signaux

acoustiques (leurres) visant à questionner les individus testés (« Ce cri est-il un signal d'alarme ? », « Reconnais-tu ton partenaire sexuel en entendant ses vocalisations ? » « Peux-tu comprendre les relations sociales établies entre deux autres individus en entendant leurs échanges vocaux ? »...).

Les recherches en éthologie ne cessent de démontrer l'absence de barrière de nature entre les animaux et l'Homme. Les mondes de la mouche, de la grenouille, du singe et de l'Homme présentent tous des spécificités mais comportements animaux et humains reposent sur les mêmes mécanismes. Chez eux comme chez nous le répertoire comportemental des individus est le résultat d'une alchimie complexe : génétique, épigénétique, facteurs parentaux, apprentissage, contextes sociaux et environnementaux déterminent tous ensemble le jeu des possibles. Le hasard des circonstances intervient comme bon lui semble à tel ou tel niveau. Nous pouvons bannir le mot *instinct* comme explication des comportements animaux. Il existe bien sûr des différences entre les espèces : les cerveaux de mammifères ou d'oiseaux possèdent des potentialités d'expression comportementale bien plus grandes que les circuits nerveux d'une chenille de papillon. Les capacités cognitives de l'espèce humaine sont inégalées et notre cerveau a permis notre réussite écologique fulgurante (l'Homme a conquis presque tous les milieux), bien que peut-être temporaire. Mais les différences entre animaux et humains ne résident pas dans la nature du déterminisme des comportements. Chaque espèce est en fait dans son monde, avec ses propres possibilités comportementales.

Les animaux vivant en groupes sociaux (tels des singes ou des grands carnivores) sont ceux dont l'Homme est le plus proche sur le plan des comportements. Chez eux, capacités cognitives et comportements permettent de gérer des relations sociales complexes (exemple : connaissance intime des individus du groupe, mémoire à long terme des interactions — qui est qui dans le groupe ? Avec qui faut-il s'allier ? — Empathie, comportements de réconciliation permettant de conserver la pérennité de l'association sociale, etc.). Ils montrent souvent des capacités d'initiative et des formes de transmission culturelle. Par exemple, les chimpanzés peuvent utiliser des outils pour accéder à leur nourriture. Certaines populations de chimpanzés utilisent des branches élaguées pour collecter des fourmis, tandis que d'autres ne le font pas. Parmi les chimpanzés utilisant des branches, certains préfèrent des bâtons courts ; les individus faisant grimper les fourmis sur le bâton pour les placer ensuite directement dans leur bouche. D'autres utilisent des bâtons longs et les fourmis sont prélevées par la main. Enfin, d'autres chimpanzés utilisent un outil pour les fourmis et un autre pour les termites, suggérant qu'ils ont su transformer une technique pour l'adapter à une autre source de nourriture. En bilan, ce sont soixante-cinq types de comportements au moins qui varient entre les différentes populations sauvages de chimpanzés. Pour trente-neuf d'entre eux, il a été prouvé que les animaux apprenaient à les réaliser par apprentissage social, c'est-à-dire en imitant les autres.

Aujourd'hui, les animaux ne peuvent plus être considérés comme des machines ni rassemblés en une entité unique différente de l'Homme. Avec certaines espèces présentant des vies sociales complexes, nous partageons des capacités cognitives et des comportements.

Nous sommes probablement capables d'appréhender leurs états, y compris émotionnels. Nous avons plus de mal à comprendre d'autres espèces aux vies plus différentes de la nôtre. Les points de vue animaux sont donc divers. Pour les étudier, nos capacités intellectuelles constituent un outil qu'aucun autre animal ne semble posséder (les bonobos n'ont encore pas écrit d'ouvrage scientifique sur notre espèce). Cependant notre condition humaine en biaise forcément notre représentation.

Les élèves des lycées Condorcet (Saint-Priest) et
Les Chassagnes (Oullins)
se sont eux aussi penchés sur le thème de la rencontre.

Retrouvez leurs recherches et leur édito sur le blog www.villavoice.fr

En débats | Live aux Subs | Cartes blanches

VENDREDI 22 NOVEMBRE

Cartes blanches	12H30-14H	Librairie Passages - Lyon	Rencontre	***Qui témoignera pour nous ? Albert Camus face à lui-même*** Paul Audi	gratuit
Cartes blanches	15H-16H30	Médiathèque La Mémo - Oullins	Rencontre	***La Fabrique du mensonge*** Stéphane Foucart	gratuit
Cartes blanches	15H-16H30	Centre Culturel Louis Aragon - Oyonnax	Rencontre	***L'islam, une religion américaine ?*** Nadia Marzouki	gratuit
Cartes blanches	15H-16H30	Médiathèque François Mitterrand - Saint-Priest	Rencontre	***Que diraient les animaux si… on leur posait les bonnes questions ?*** Vinciane Despret	gratuit
Cartes blanches	17H-18H30	Médiathèque municipale Bonlieu - Annecy	Rencontre	**Regard d'un sémiologue japonais sur l'actualité en image** Hidetaka Ishida	gratuit
Cartes blanches	18H-19H30	Centre Culturel Louis Aragon - Oyonnax	Café philo	**La démocratie : une nouvelle donne ?** Nadia Marzouki	gratuit
Cartes blanches	18H-19H30	Cinéma Jacques Perrin - Tarare	Rencontre - Projection	**Voir et Savoir** Robert Maggiori	gratuit
Cartes blanches	18H30-20H	Auditorium, Maison du Tourisme - Grenoble	Rencontre - Projection	**Voir et Savoir** Sébastien Charbonnier	gratuit
En débats	19H30-21H30	Hôtel de Région	Débat	**La transition écologique : réinventer le travail ?** Dominique Méda, Thimothy Mitchell, Lucile Schmid	gratuit
Cartes blanches	20H-21H30	Cinémathèque - Saint-Étienne	Rencontre - Projection	**Voir et savoir** Mathias Girel	gratuit

SAMEDI 23 NOVEMBRE

Cartes blanches	11H-12H30	Bibliothèque municipale du 7e arrdt (Jean Macé) - Lyon	Rencontre	**Comment traiter les questions de genre dans la presse ?** Cécile Daumas	gratuit
Cartes blanches	11H-12H30	Maison du Livre de l'Image et du Son - Villeurbanne	Rencontre	**Lumières sur le doute** Mathias Girel	gratuit
En débats	11H-13H	Hôtel de Région	Débat	**La preuve par l'image** Abdelasiem El Difraoui, Emmanuel Hoog, Hidetaka Ishida, Barbie Zelizer	gratuit
Cartes blanches	14H-15H30	Muséum - Grenoble	Rencontre - Exposition	**La Chambre d'Echo-exposition du plasticien Laurent Mulot** Thierry Hoquet, Laurent Mulot	€2 / €3
En débats	14H30-16H30	Hôtel de Région	Débat	**Quel est le sens de l'universel aujourd'hui ?** Paul Audi, Nilufer Göle, Sophie Wahnich	gratuit
Cartes blanches	15H-16H30	Médiathèque Le Toboggan - Décines	Rencontre	**Reporter de guerre : un métier héroïque ?** Rémy Ourdan	gratuit
Cartes blanches	17H-18H30	Médiathèque Le Trente - Vienne	Rencontre - Projection	**La famille, recomposée/décomposée ?** Caroline Eliacheff	gratuit
En débats	17H-19H	Hôtel de Région	Débat	**Les minorités sont-elles un principe actif de la démocratie ?** Romain Bertrand, Siddhartha Deb, Nadia Marzouki	gratuit
En débats	20H-22H	Hôtel de Région	Débat	**La fabrique de l'ignorance** André Cicolella, Mathias Girel, Dominique Gombert,	gratuit

DIMANCHE 24 NOVEMBRE

Cartes blanches	11H-12H30	Musée des Beaux-Arts - Lyon	Rencontre - Exposition	**Les antiquités du Musée des Beaux-Arts vues par l'historien Vincent Azoulay**	gratuit
En débats	11H-13H	Hôtel de Région	Débat	**Interroger l'autisme** Caroline Eliacheff, Angela Sirigu	gratuit
En débats	14H30-16H30	Hôtel de Région	Débat	**L'héroïsme : une valeur d'aujourd'hui ?** Vincent Azoulay, Susan Neiman, Rémy Ourdan	gratuit
En débats	17H-19H	Hôtel de Région	Débat	**L'incertitude : une autre manière de savoir ?** Jean-Claude Ameisen, Patrick Boucheron, Etienne Klein	gratuit
En débats	20H-22H	Hôtel de Région	Débat	**Discrimination positive, égalité et justice sociale** Randall Kennedy, Pierre Birnbaum	gratuit

Votre libraire pour cette rencontre :
Ouvrir l'Œil | 18 rue des Capucins | Lyon 1er

Prolongez le débat, postez vos commentaires sur
www.villavoice.fr



de la Villa Gillet
en partenariat avec Rue89Lyon et le master journalisme de l'IEP de Lyon

Retrouvez-y aussi :
les articles des lycéens des Académies de Lyon et de Grenoble,
les réponses des invités du festival,
des chroniques, reportages et interviews des étudiants rhônalpins…



Rendez-vous du 17 au 30 novembre 2014 pour la 3ème édition de *Mode d'emploi*

La Villa Gillet souhaite mieux vous connaître !
Merci de prendre quelques minutes pour répondre au questionnaire, conçu par les étudiants du master SECI de l'IEP de Lyon, qui pourra vous être distribué.

La Villa Gillet est subventionnée par la Région Rhône-Alpes, la Ville de Lyon, la Direction Régionale des Affaires Culturelles Rhône-Alpes, le Centre national du livre, et bénéficie de l'aide des services culturels du Ministère des Affaires Étrangères. Liste complète des partenaires de Mode d'Emploi dans le programme du festival.

